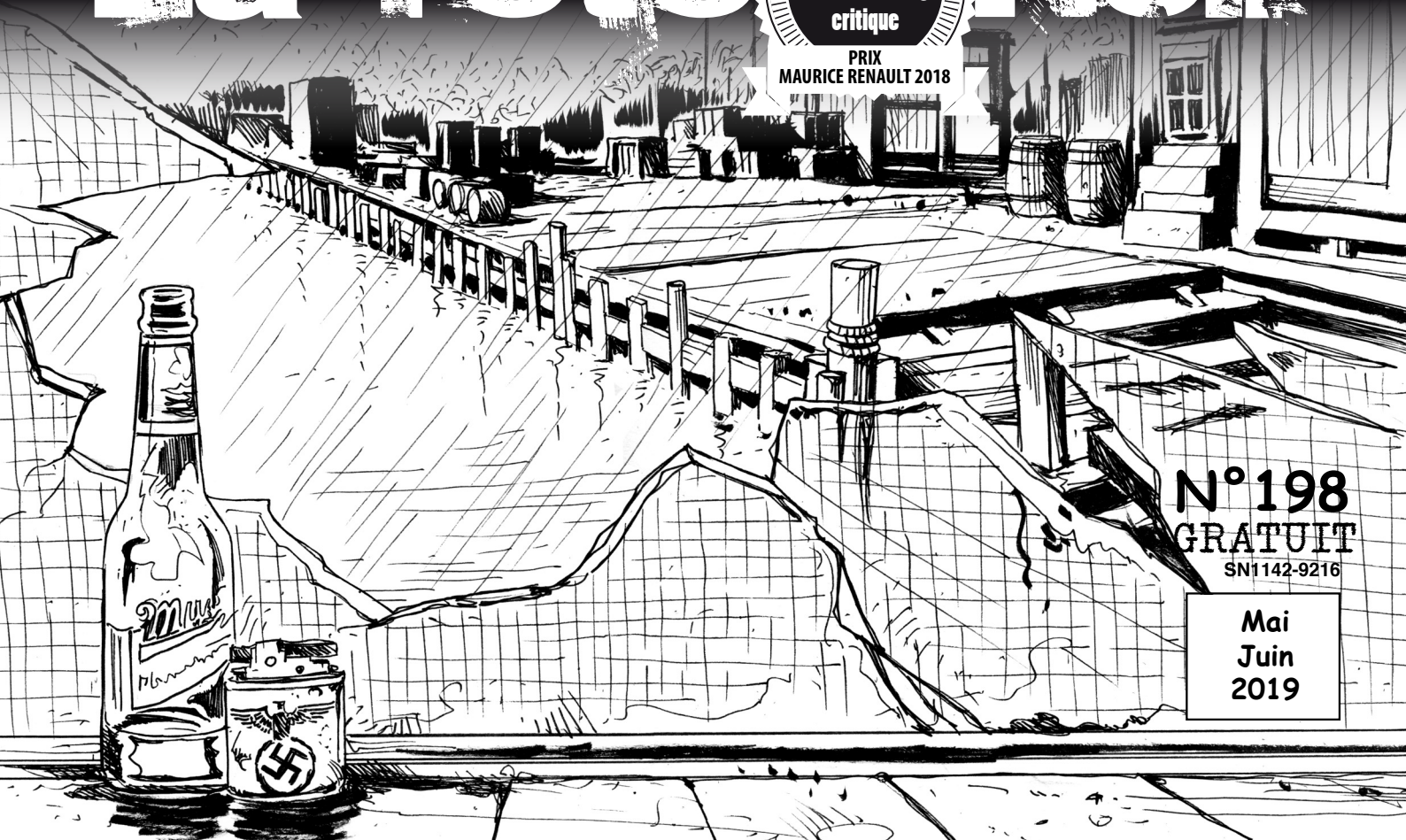


La Tête en Noir

Trophée du
Meilleur ouvrage
critique

PRIX
MAURICE RENAULT 2018



N°198
GRATUIT
SN1142-9216

Mai
Juin
2019

LA CHRONIQUE DE JULIEN VEDRENNE L'entrée des Américains dans la Seconde Guerre mondiale : un problème identitaire

Les romans américains dont l'action se déroule au moment de l'entrée des Etats-Unis dans la Seconde Guerre mondiale mettent en avant les contradictions d'un pays multiculturel et multiethnique. **Rupert Holmes** avait signé en 2005 *Swing*, un roman sur fond de jazz en 1940. Ray Sherwood, saxophoniste talentueux et arrangeur émérite y traînait un spleen compréhensible : son couple avait volé en éclat à la mort de leur petite fille qui avait eu la mauvaise idée de jouer à cache cache dans un congélateur. Sous couvert d'un roman noir avec les coulisses d'un orchestre de jazz à l'apparence minable mais avec en son sein des virtuoses qui étaient autant de pistoleros du cuivre, Rupert Holmes avait concocté une petite intrigue d'espionnage classique avec message codé, et une morte dans une île artificielle qui serait plus tard transformée en base navale militaire. Il mettait surtout en avant les problèmes profonds de générations d'émigrés allemands en butte à une certaine admiration pour le nazisme et par voie de conséquence pour le Japon impérialiste d'Hiro-Hito. *Swing* n'est aucunement un ouvrage manichéen, mais Rupert Holmes ne s'intéresse qu'à un pan de cette histoire avec des personnages qui trahissent au nom d'un idéal et d'un héritage. Si le romancier ne répond aucunement à la question d'une loyauté difficile pour la patrie (d'autant plus difficile si on ne parle que très peu sa langue d'adoption même avec des intonations germaniques), il ne proposait pas le même témoignage que **Dan Fesperman** dans *L'Écrivain public*. Le roman, paru initialement l'année dernière au Cherche midi, est aujourd'hui disponible au format poche chez 10-18. C'est un très intéressant roman historique à plus d'un sens. Tout d'abord parce que l'un des deux personnages principaux est justement un émigré venu du vieux continent, qui parle plusieurs langues et qui après des péripéties s'est fondu dans l'anonymat que seule peut procurer une ville comme New York. Il a endossé le costume d'écrivain public et est en quelque sorte le garant de la mémoire

Suite page 3

LA CHRONIQUE DE MICHEL AMELIN

UN ONZIÈME PETIT NÈGRE ?

Le roman-problème basé sur une solution claire et unique serait-il faillible ? Accepterions-nous qu'un roman policier très connu ne dise pas la vérité et donc qu'Agatha Christie mente ? **PIERRE BAYARD** n'a pas peur des challenges impossibles. Il le prouve dans sa dernière production, « **LA VÉRITÉ sur DIX PETITS NÈGRES** ». Professeur de littérature française à Paris 8 et psychanalyste, il est l'auteur de dix-neuf essais aux *Editions de Minuit* dans la très intello collection *Paradoxe*. Parmi ceux-ci, quatre titres d'une trilogie (!) consacrée à la littérature criminelle « *Qui a tué Roger Ackroyd ?* », « *Enquête sur Hamlet* », « *L'affaire du Chien des Baskerville* » et nos fameux dix petits nègres. Bayard pratique la critique « interventionniste » qui s'oppose à la critique classique. Pour lui, les personnages ont une vie propre qui dépasse l'auteur. Dans un entretien vidéo sur le site *Diacritic*, il cite le cas de Conan Doyle incapable de se débarrasser de Sherlock Holmes. Il précise que le roman policier, grâce à sa structure « bétonnée », permet de reprendre exactement le texte et, par un nouvel éclairage, amener une réflexion sur l'interprétation. « Tout ça pour porter des concepts fondamentaux ». Dans « *Qui a tué Roger Ackroyd ?* », autre livre christien, on se rappelle le coup de génie de la romancière jouant sur les ellipses du docteur-narrateur-personnage (ainsi que sur le découpage de scènes) pour dissimuler la vérité. Bayard a dis-séqué cette objectivité relative et fait apparaître une autre solution... Dans « *La Vérité sur Dix Petits Nègres* », il joue encore plus la carte du ludique en mettant en scène, dès le début, un narrateur-personnage-scripteur se présentant comme le véritable coupable du massacre sur l'île. Et ce narrateur-personnage est l'un des « Dix Petits Nègres » ! Bon d'là ! Comment c'est-y possible, alors que les dix corps ont été retrouvés sur l'île et que, par deux chapitres additionnels de la romancière (un dialogue bilan entre deux policiers et une lettre confession du coupable), l'explication est bouclée ? Le narrateur (qui cite même Pierre Bayard et son travail !) débute, en quelques lignes, par une chronologie des faits qui fait froid dans le dos : arrivée sur l'île des futures victimes le 8 août en fin d'après-midi. Un mort le soir, un autre dans la nuit. Le 9 au matin, un mort et le début d'une tempête. Le 10 août, trois morts, un disparu. Le 11 août, le disparu est retrouvé mort, trois morts suivent et,

du coup, tout le monde est mort. C'est déjà fini ? Non, le 12 août, un premier bateau atteint l'île après la tempête. On voit qu'Agatha Christie n'y va pas avec le dos de la cuillère.

« **LA VÉRITÉ sur DIX PETITS NÈGRES** » se poursuit par l'analyse des deux textes supplémentaires : le bilan des policiers et la confession du juge Wargrave jetée à la mer dans une bouteille après son suicide tarabiscoté. Grâce à son narrateur vivant (caché sous l'identité de l'un des personnages morts), Bayard pointe les incohérences de l'intrigue et particulièrement *la Tempête*, verrou ultime de ce mystère en chambre close grand format. Dans un chapitre brillant sur les stratégies mises en place par les grands auteurs du genre comme John Dickson Carr, Bayard, par la bouche de son mystérieux personnage, étudie leurs trucs et astuces de prestidigitateurs. Car les trucages des mystères dits « en chambres closes » peuvent concerner l'espace, le type de clôture de cet espace (ici la mer, les falaises et la tempête), le procédé, l'identité, le temps d'action, l'arme et même le cadavre. La tempête obtient un chapitre entier car cet événement ne pouvait être prévu par l'assassin. Et l'assassin désigné qui a si bien joué au mort avec la complicité d'un autre invité pouvait difficilement tuer puis se suicider avec sa machinerie étonnante... L'aveuglement des personnages et des lecteurs se joue dans un autre chapitre brillant où se mettent en place les stratégies comportementalistes de chacun pour interpréter un événement sans se mettre en danger. Nous ne détaillerons pas les chapitres sur les illusions d'optique et les biais cognitifs mais là encore Pierre Bayard fait preuve de pédagogie, toujours par la bouche du narrateur mystérieux, en citant des exemples clairs et précis qui nous font toucher du doigt combien est fragile et partielle notre perception. Enfin, dans les derniers chapitres, les pistes convergent grâce aux exemples « *d'A.B.C contre Poirot* », publié juste avant « *Dix Petits Nègres* », et « *Les Vacances d'Hercule Poirot* » publié juste après. Dans le premier, Christie utilise le « truc » de noyer son crime primordial dans une série ; dans le troisième, elle développe la substitution de corps en espace clos (une plage). Ces deux concepts permettent à Bayard d'élaborer une stupéfiante conclusion pour sa « *Vérité sur Dix Petits Nègres* ».

Pour le mot de la fin, on retiendra l'escapade de Bayard sur l'île de Burgh, dans le Devon, dont l'hôtel modern'style accueille souvent Agatha Christie pour de courts séjours. C'est l'exacte réplique de l'île du Nègre avec sa grande demeure blanche géométrique. Mais le modèle original est positif car plus proche et tourné vers la côte. Tandis que l'île christienne tourne le dos au loin, montrant ses falaises sinistres, noires et abruptes. Ah ! Le côté obscur de la Force.

D'autres travaux universitaires sur Agatha Christie :

ANNIE COMBES : « **Agatha Christie l'écriture du crime** » Les Impressions Nouvelles, 1989. *L'essai français le plus essentiel. L'universitaire (qui a fait carrière dans l'étude des écrits moyen-nâgeux) définit vrais et faux indices comme « détectandes ».* Un travail vertigineux.

SOPHIE DE MIJOLLA-MELLOR : « **Un divan pour Agatha Christie** », L'Esprit du Temps, 2006

JOHN CURRAN « **Les carnets secrets d'Agatha Christie** » Le Masque 2011. *Le jeune universitaire a dépouillé les 73 carnets de notes de la romancière retrouvés dans les archives de sa fille unique décédée.*

KATHRYN HARKUP « **A comme arsenic, les poisons d'Agatha Christie** » Le Masque, 2016. Ce professeur passe en revue sept poisons en détaillant leur processus de mort et en analysant leur emploi chez la romancière.

CHARLES TIJUS et ARNAUD SANTOLINI : « **L'art du roman criminel : une analyse de la pensée d'Agatha Christie** » Mare&Martin, 2016. Ce manuel de 622 pages « peut-être vu à la fois comme un manuel de psychologie cognitive et un traité théorique et pratique consacré au droit et à la preuve en matière pénale, tout en restant dans le domaine de la littérature et de la fiction policière. »

ISABELLE ROSSIER « **La recharacterisation des personnages d'Agatha Christie** » Univ. Européenne, 2011. *L'analyse critique de deux traductions (1947 et 1994) de « Five little pigs » montre « clairement une recharacterisation des personnages notamment du personnage principal Hercule Poirot. »*

MARIE-PAUL RAFFAELI « **L'île du Nègre d'Agatha Christie sous les vagues du mystère, de la folie et de la mort** » l'un des sept articles in « **Le Polar insulaire** » sous la direction de A. Albertini et J. Isolery, Pétra éditions, 2017

Michel Amelin

Suite de la page 1

des populations des deux continents, le nouveau et l'ancien, et le témoin des crimes qui se jouent en Europe puisque de plus en plus de lettres restent sans réponses. Au début de cette intrigue policière, il y a l'incendie du *Normandie*. Un incendie peut-être volontaire de la part du *bund*, un parti pro-nazi américain. Nous sommes ce coup-ci en 1942 et les Américains sont en guerre. Cain, un inspecteur de police nouvellement arrivé va découvrir les atterroissements d'émigrés germaniques, l'ire d'une population américaine envers les Nippo-Américains (avec un passage marquant au sortir d'un métro qui déclenchera une passion ; dans *Los Angeles Noir*, Naomi Hirahara traite dans une nouvelle des Américains d'origine coréenne victimes d'amalgames et donc de représailles). Ensuite parce que l'auteur s'intéresse aux deux partis en présence et note que le capitalisme se range du côté du plus offrant (le beau-père de Cain travaille dans un cabinet d'avocats sans trop de scrupules). Il est question d'un navire affrété par des Juifs ayant voulu fuir l'Allemagne et qui s'est retrouvé rejeté aux États-Unis puis à Cuba (lire à ce sujet le très bon et très dense *Hérétiques* de Leonardo Padura) avant de retourner en Europe. Il est également question de drames interlopes, de corruptions à tous les échelons. Les deux romans réussissent à dresser un portrait intéressant de cette Amérique qui entre en guerre en même temps qu'elle se confronte à ses contradictions.

Julien Védrenne

Swing, de Rupert Holmes traduit par Doug Headline (**Rivages**, « Rivages-Noir » n° 853)
L'Écrivain public, de Dan Fesperman traduit par Jean-Luc Piningre (**10-18**, « Grands détectives » n° 5428)



LE CHOIX DE CHRISTOPHE DUPUIS

James Sallis, Splendeur de l'écriture

James Sallis est une des plus grandes plumes de la littérature noire. Un styliste hors pair, un homme qui donne le tempo à votre lecture. *Willnot*, son dernier ouvrage est un livre splendide. Revenons dessus et sur quelques autres de ses romans

James Sallis est immense et malheureusement trop peu méconnu en France. Il se murmure à ce sujet que, présent sur Paris quelques jours avant Quai du Polar, aucun libraire n'aurait eu la bonne idée de l'inviter pour une rencontre. S'il a atteint une certaine reconnaissance avec l'adaptation de *Drive* par Nicolas Winding Refn (nous passerons sur la guimauve narrative ajoutée pour rester scotchés par cette somptueuse scène d'ouverture), il n'en reste pas moins qu'il est toujours largement sous-estimé. Et au regard d'une telle œuvre, c'est parfaitement incompréhensible.

Sallis restera toujours pour nous étroitement lié à la saga de Lew Griffin. Si l'on fête aujourd'hui la renaissance de La Noire chez Gallimard, cette collection fut pour nous, dans les années 90 une source d'émerveillement. En 1997, nous y découvrons *Le Faucheur*. Sorti aux Etats-Unis en 1992, le roman marquait la naissance du si particulier Lew Griffin. Sallis nous confiait « l'idée du roman a surgi d'une image et d'une impression : l'image d'un type qui se tient près d'une pompe à pétrole. Il vient de tuer quelqu'un. La pompe fait chut, chut, chut comme si elle voulait dire au gars de faire silence. J'ai écrit cette scène-là, en me demandant ce qu'il foutait là, pourquoi il avait commis ce meurtre et enfin qui il était réellement. Le type, en fait Lew Griffin, a pris vie devant moi, comme un cliché qui apparaît dans le bac de révélateur. J'avais depuis peu renoncé à écrire des "histoires bien tournées", avec des moments de suspense, des personnages qui évoluent au fil du récit, une apogée de l'histoire et tout ça. Je me suis mis à improviser sur mes propres thèmes, comme un musicien de jazz, j'ai exploré ce qu'il y avait là, en jouant avec le texte, sans chercher à aller trop avant avec les métaphores, décalant les moments d'intensité. J'ai surtout cherché à me surprendre moi-même »⁽¹⁾ Nous suivrons Griffin sur six romans, tous somptueux, qui sont brillamment analysés sur le site Le Vent sombre ⁽²⁾ nous évitant ici d'y entrer plus en détail.

En février est paru *Willnot*. Ce dernier roman publié par l'auteur (2016), est une parfaite synthèse de son œuvre. L'histoire se déroule à Willnot, bourgade non située sur la carte des Etats-Unis, et s'ouvre par la découverte d'un charnier à



l'orée de la ville. Lamar, médecin et narrateur du roman, va s'y retrouver dépêché. Vous sentez arriver l'enquête trépidante, palpitante, les scènes de médecine légale, le FBI et Quantico ? C'est que vous ne connaissez rien à Sallis et que votre punition sera de lire

l'intégrale Lew Griffin avant le prochain numéro de La Tête en Noir. Ici l'important est dans les personnages, leurs rapports, leurs psychologies. Dans la construction du roman, dans la narration, dans l'art de l'ellipse ou dans le rapport à l'écriture. *Willnot* se dévoile, les personnages entrent et sortent, Sallis vous entraîne à la suite de Lamar, sa vie, son homme, son père écrivain de SF... Et l'histoire coule, simplement, brillamment. C'est splendide. C'est Sallis.

Christophe Dupuis

¹ Interview reprise sur le site www.milieuhostile.net

² <http://www.leventsombre.org/litt%C3%A9rature-am%C3%A9ricaine/cycle/lew-griffin/sallis-james/introduction-aux-histoires-de-lew-griffin>

48^e Prix Mystère de la Critique

Plusieurs collaborateurs de *La Tête en Noir* participent chaque année au jury du Prix Mystère de la Critique... Donc, pour 2019, les lauréats sont :

Prix Mystère de la Critique 2019 : Patrick Pêcherot, pour son roman *Hével (Série Noire)*

Prix Mystère 2019 du meilleur roman étranger : Gabriel Tallent pour son roman *My Absolute Darling (Gallmeister)*

LE BOUQUINISTE A LU

Lasser l'intégrale

Profitions que les EX-CEL-LEN-TES éditions **Critic** republient **Lasser** en version intégrale pour revenir sur cette excellente série de polars uchroniques dont le héros ne démerite pas des figures mythiques du *Hard Boiled*. La série est co-écrite par Philippe Ward et Sylvie Miller. Faire une biographie de Philippe n'est pas adaptée au format de cette chronique, résumons donc.

L'ours Cathare en plus d'être écrivain de fantastique et de romans policiers généralement régionaux fait aussi du scénario de BD et banane sur la religieuse (oui, je sais...) est le responsable du département français de Black Book éditions : Rivière Blanche. C'est lui qui, entre autres, a découvert David Khara (Le projet Bleiberg) et il chapeaute avec compétence une presque dizaine de collections qui doivent friser aujourd'hui les cinq cent ouvrages.

Sylvie Miller, traductrice, romancière et anthologue a rencontré Philippe à la fin du dernier millénaire et ils ont bien faits.

Le monde dans lequel se déroulent les aventures de Lasser ressemble à s'y méprendre au notre en 1935 à un détail près : les dieux des panthéons polythéistes existent vraiment. Les charmantes créatures sont dotées des pouvoirs que leur accorde notre propre mythologie et vivent au milieu des humains, des créatures inférieures qui sont cependant nécessaires à l'existence des dieux par leurs croyances. On retrouve là l'idée conçu par Jean Ray dans Malpertuis et reprise par Neil Gaiman dans American Gods. Lasser croisera de nombreux dieux dans ses enquêtes ainsi que des créatures mythologiques.

J'ai pris grand plaisir à relire ces trois premières aventures de Lasser (qui en compteront cinq) et plus particulièrement « Un privé sur le Nil » qui est une suite de nouvelles réécrites qui dans la première édition était un peu foutraque et retrouve dans cette version un côté bien plus construit. Ce roman pose les personnages que nous retrouverons de manière récurrente tout au long de l'épopée : Lasser bien entendu mais aussi Fazimel, son assistante qui volera même parfois la vedette à notre héros, ainsi qu'Isis, qui recrutera régulièrement le détective et finira même par le prendre sous sa protection. Une kyrielle de personnages attachants ou inquiétants qui émaille avec bonheur les pérégrinations de notre fan de whisky pur malt. Dans « Mariage à l'égyptienne », dieux grecs et égyptiens décident de s'unir au moyen d'un mariage. A qui va-t-on faire appel lors de la disparition de la fiancée. C'est mon préféré des trois de cette intégrale, action, émotion et une érudition des auteurs qui laissent pantois. Dans « Mystère en Atlantide » je vous laisse deviner où se déroule l'action...

De vraies enquêtes que ne dénierait pas Sam Spade dans un monde révolutionné par le détail cité plus haut, de l'humour, voilà de quoi bien se distraire. De nombreux bonus à cette édition sous la forme d'une nouvelle « Le sage qui entre dans la paix », la description des principaux acteurs de l'histoire, de leurs véhicules (les dieux adorent les voitures de luxe) et même des recettes de plats des différents endroits visités. Alors à vos fourneaux !

Jean-Hugues Villacampa



Science fiction - Fantasy - Fantastique - Polar - Horreur

8 et 9 juin

Festival 2019

Greniers Saint-Jean d'Angers

imaJn'ère

Association des littératures populaires et de l'imaginaire à Angers

Festival - Magazines - Radio - Anthologies - Expositions - Chroniques

Radio **G** 101.5 fm

imajnere.fr

Dans le cadre magnifique des Greniers Saint-Jean, l'association imaJn'ère vous invite à rêver grâce à son festival GRATUIT. Expositions, rencontres/dédicaces avec les auteurs et illustrateurs, tables rondes, démonstrations de jeux de rôles, concours de cosplay et de nombreux événements. Buvette et restauration sur place.

LA PAGE DE JEAN-MARC LAHERRERE

Une chronique printanière italienne, avec deux auteurs qui font maintenant partie du paysage du polar.

Le premier, **Giancarlo De Cataldo** s'est imposé comme un grand du polar italien dès son premier roman **Romanzo Criminale**. Il change complètement de style avec **L'agent du chaos**.

Le narrateur est écrivain, romain. Il vient de publier, à partir de documents assez lacunaires, un court roman centré sur le mystérieux personnage de Jay Dark. Trafiquant de drogue, parlant couramment plus de 10 langues, agent supposé de la CIA chargé d'infiltrer les mouvements révolutionnaires des années 70-80 pour y introduire toutes sortes de drogues, arrêté en Italie puis relâché. Supposé mort ... Peu de temps après la parution de la traduction anglaise, il est contacté par un avocat, Maître Flint, qui lui propose de lui raconter la véritable histoire de Jay Dark, pour qu'il puisse écrire un roman plus proche de la réalité. C'est ainsi que le narrateur va découvrir la vérité cachée sous les masques, ou tomber sur des masques plus sophistiqués, et qu'une étrange relation va se nouer avec Flint.

Quel raconteur d'histoires que ce **Giancarlo de Cataldo**, on a l'impression d'entendre sa voix, et on le suivrait jusqu'au bout de la nuit. Dans un premier temps, on se régale à suivre la trajectoire de Jay Dark à travers



les années 70 et 80, les mouvements de contestations aux US et en Europe, le mouvement hippie, la musique, l'art, les luttes pour les droits civiques ... Et tout cela sans le moindre prêche, le héros étant une personne totalement cynique qui traverse la période sans illusions ni scrupules. Le pire, est que l'auteur arrive à nous rendre ce coquin sympathique. Mieux que ça, il s'en excuse par la voix de son narrateur qui a peur, justement, qu'on lui reproche de ne pas condamner une crapule. Jolie mise en abîme

parfaitement maîtrisée et totalement jubilatoire, pour le lecteur, et on le devine, pour l'auteur. En un mot : Le pied !

Le second, **Les mains vides** n'est que le quatrième roman de **Valerio Varesi** traduit en France, et pourtant on a déjà l'impression de les connaître depuis toujours, lui et son commissaire Soneri. En ce mois d'août, comme tous les habitants de Parme, le commissaire Soneri cuit dans son jus. La ville est assommée par une chaleur accablante, et les nerfs sont à vif. Est-ce cela qui explique que des voyous aient volé l'accordéon de Gondo, un vieil homme qui fait partie intégrante de la ville et joue sur les marches du théâtre ? et que des inconnus aient tabassé à mort le patron d'une boutique de prêt à porter dans son appartement ? A moins que quelque chose de beaucoup plus sinistre ne se prépare, qui tourne autour de la personne de Gerlanda, usurier qui tient dans ses poches une bonne partie des commerçants de la ville, et de la vague de rachats de bâtiments et d'édifices dans tout le centre. Des intérêts qui dépassent de beaucoup le faible pouvoir du commissaire d'une petite ville pourraient être en jeu.

J'avais rarement eu autant l'impression de mourir de chaleur qu'en lisant **Les mains vides**. Soneri et ses collègues n'en peuvent plus, la ville est un four, la nuit n'apporte aucune fraîcheur, la fatigue s'accumule ... Tout ce contexte est rendu de façon frappante. Et ne contribue pas à alléger une enquête sinistre et un constat absolument désespérant. La ville de Parme, qui fut rebelle et révolutionnaire est complètement anesthésiée, et pas que par la chaleur. L'appât du gain immédiat, et de la vie facile, sans aucune ambition de construire quoi que ce soit la livre, pieds et poings liés, aux usuriers et mafieux de tous poils. Et contre les puissances de l'argent, qui achètent tout, le pouvoir des flics, aussi entêtés et incorruptibles soient-ils, est bien dérisoire. Un constat désespérant pour Soneri, mais également pour son auteur et le lecteur.

Jean-Marc Laherrère

Giancarlo De Cataldo / *L'agent du chaos* (*L'agente del caos*, 2018), Métailié (2019), traduit de l'italien par Serge Quadruppani.

Valerio Varesi / *Les mains vides* (*Amani vuote*, 2004), Agullo (2019), traduit de l'italien par Florence Rigollet.

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF.

Requiem pour une république, de Thomas Cantaloube. **Série Noire**. Dans la France de 1959 troublée par les désordres de la guerre d'Algérie, un contrat passé sur la tête d'un avocat lié à la cause indépendantiste se transforme en carnage. Un truand d'extrême droite à la solde du préfet Papon traque le tueur pour s'assurer de son silence tout comme un résistant corse pour le compte de la famille en deuil. Sans oublier le jeune flic chargé de l'enquête officielle. Dans ce roman politico-policier qui traite d'un épisode peu glorieux de notre histoire, on croise de vrais salopards et quelques hommes politiques pas très recommandables qui ne font guère honneur à leur fonction : Le Pen au début de sa carrière, Charles Pasqua en commercial chez Ricard tout en faisant partie des cadres du SAC (Service d'Action Civique), Papon en Préfet de police retors, François Mitterrand décrédibilisé par le faux attentat de l'Observatoire, etc. Un roman noir à la française particulièrement intéressant ... 21 €

Noir sur blanc, d'Artikel Unberkannt. **Rivière Blanche**. Cet ouvrage de notre rédacteur rassemble ses articles, préfaces et chroniques parue entre 2009 et 2018. La majorité des textes présentés ici ont été publiés dans les deux fanzines angevins, **La Tête en Noir** et **La Tête en l'Ere**, mais également pour **Rivière Blanche**. A la (re) lecture de ces papiers que nous avons découverts ici et là se dégage une très grande unité sans pour autant



tourner en rond. On connaît l'enthousiasme communicatif d'Artikel pour ses auteurs fétiches comme David (S) Khara, Jérôme Leroy, Maurice Limat et surtout Pascal Marignac (Kââ, Corsélien et Béhémot), mais on découvre également un journaliste affuté qui défend pied à pied ses convictions et assume ses goûts même quand ils sont à contre-courant de l'époque. Artikel Unberkannt est un excellent chroniqueur et ce recueil le prouve ! Respect ! (250 p. – 20 €)

Une confession, de John Wainwright. **Sonatine**. Prisonnier d'une existence terne et sous l'influence nocive d'une épouse difficile, John Duxbury tient un journal intime tout en nuances à destination de son fils. Il y raconte combien il aime son épouse depuis le début, malgré ses défauts, malgré son inaltérable sentiment d'avoir toujours raison, malgré sa mauvaise foi. Il confie aussi à ce journal les circonstances dramatiques du décès accidentel de sa brave femme chutant du haut d'une falaise. Si



l'enquête officielle conclut à l'accident, trois jours plus tard un professeur névrosé accuse John de meurtre et force la police à ré-ouvrir le dossier. Loin d'éclaircir la situation, les investigations du brillant inspecteur Harker sèment le trouble et plongent le lecteur dans un océan de perplexité et de doute. L'accusateur traîne son passé comme un boulet et l'accusé est trop gentil pour être tout à fait honnête... Quel magnifique suspense psychologique que ce roman oublié de du britannique John Wainwright (20 €)

Son autre mort, d'Elsa Marpeau. **Série Noire Gallimard**. Alex est plutôt excitée à l'idée d'accueillir dans son gîte rural près de Nantes un célèbre écrivain en panne d'inspiration venu incognito se ressourcer. Mais quand il essaie de la violer, elle se défend et le tue à coups de pierre. Refusant de répondre de cet acte d'auto-défense, elle décide de cacher le cadavre et de continuer à faire vivre le mort via les réseaux sociaux qu'il affectionne. Et pour évacuer les moindres soupçons, elle choisit d'infiltrer les proches de l'écrivain et de choisir le coupable potentiel de sa disparition. Elsa Marpeau a concocté une habile intrigue aussi noire qu'immorale. (275 p. – 20 €)

Jean-Paul Guéry

Martine lit dans le noir

Ragougneau et Notre-Dame de Paris. Quelles que soient les convictions de chacun, l'incendie qui a ravagé la cathédrale de Paris suscite réactions et émotions. Au-delà de cet événement qui a bousculé le calendrier politique et médiatique, c'est vers la littérature qu'ont convergé pas mal d'allusions. Elle qui a, au fil des ans, nourri l'histoire et la fiction. Certes l'image de Quasimodo, accroché aux gargouilles, surgit aussitôt en filigrane, Frolo, le tourmenté. Mais plus récemment, deux livres sont restés sur les rayonnages et les empilements de ma bibliothèque. Ceux dans la catégorie « à garder ». Par deux fois, à ma connaissance, Alexis Ragougneau a écrit avec la cathédrale de Paris à la fois en toile de fond et en acteur majeur. **La Madone de Notre Dame** et **Evangile pour un gueux**. Avec, dans ce dernier, une scène « climax » au cœur même de la nef : celle où tous les SDF sont rassemblés autour du père Kern, pas très loin du pilier où Claudel connut la révélation un soir de Noël. A relire donc ces livres qui parlent d'actualité, de turpitudes, de contradictions, de solidarité. C'est là un des rôles de la littérature et du roman noir, d'animer, de donner vie à des lieux, emblématiques ou pas, en y tissant des intrigues qui ne parlent, comme Hugo le faisait déjà, pas seulement de l'Histoire mais de notre monde contemporain.

La madone de Notre Dame et Evangile pour un gueux sont parus en poche (Points)



Par-delà la pluie, de Victor Del Arbol, actes noirs/acte sud. Miguel et Hélène se rencontrent dans une résidence pour seniors ... Les deux personnages partagent une certaine nostalgie de la jeunesse, ont une histoire commune bien que divergente et finissent par trouver un projet commun qui les renvoie à leur propre parcours de vie. Qu'on ne s'y

trompe pas. Le dernier livre de Victor del Arbol n'a rien d'une blquette à l'Ehpad. L'auteur pose en filigrane l'histoire de l'Espagne d'hier et aujourd'hui. Et ses retombées au-delà des frontières de la péninsule ibérique. Cette convocation du passé, ces non-dits réitérés et fantomatiques, c'est dans le présent et bien plus au nord que la méditerranée qu'ils vont être résolus. Dans un road-movie, Miguel et Helena mènent leur quête du passé jusqu'en Suède où se rejoindront les hasards de l'histoire et une réalité parfois terrible. On y croise aussi des personnages très attachants, tels Miguel confronté à la maladie et père jusqu'au bout, Helena en quête de ses origines, Marqués, l'homme libre ou encore Yasmina coincée dans un univers sordide. Avec ce nouveau livre, Victor Del Arbol chercherait-il à nous dire qu'il n'y a pas de fatalité ? Mais juste des destins que l'on façonne tant bien que mal ? Tout cela est dit avec émotion, délicatesse. Un livre poignant, noir mais apaisant et inébranlable dans la détermination des personnages à vivre pleinement et jusqu'au bout. (Actes sud, 447 p. 23 €)

Martine Leroy-Rambaud

Banlieues Parisiennes, collectif. Editions Asphalté. La collection Asphalté Noir accueille un nouveau recueil de nouvelles non pas consacré comme d'habitude à une ville (Paris, Barcelone, Beyrouth, Buenos Aires, etc.) mais à la grande banlieue parisienne. 13 auteurs de romans noirs



évoquent donc avec talent leur banlieue, leur territoire, et décryptent la vie dans ce Grand Paris qui suscite toujours autant de fantasmes. Si la banlieue ultra-violente de **Rachid Santaki** fait froid dans le dos, celle de **Marc Villard** cache une vraie révoltée de 15 ans sous le périphérique, tandis que l'angevin **Thimothée Demeillers** préfère s'intéresser à un migrant sans papiers coincé dans un appartement de Pantin. A noter le petit clin d'œil de **Patrick Pécherot** qui évoque Nanterre dans les années 60. Avec également des textes de **Guillaume Balsamo, Marc Fernandez, Karim Madani, Cloé Mehdi, Christian Roux, Jean-Pierre Rumeau, Anne-Sylvie Salzman, Insa Sané, Anne Secret**. Excellente préface d'Hervé Delouche. (270 p. – 20 €)

Jean-Paul Guéry

SALON DE LA SCIENCE-FICTION ET DU POLICIER 9^{ÈME} ÉDITION

ima **J**n'ère 2019

PRÉSENTE

F
R
⊕
N
T
I
È
R
E
S

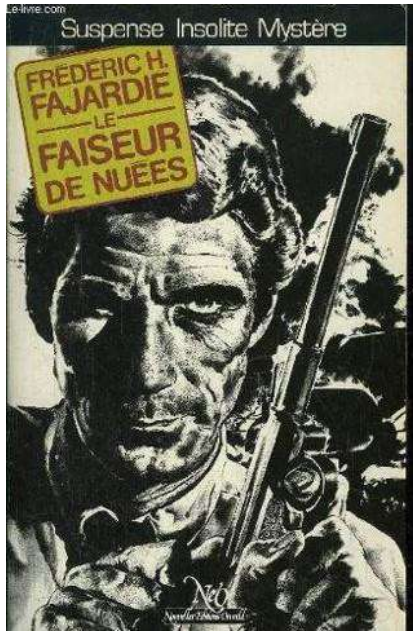
Du 8 au 9 Juin 2019. Aux greniers Saint Jean
Place du Tertre Saint Laurent 49000 Angers



DANS LA BIBLIOTHEQUE A PEPE

LE FAISEUR DE NUÉES, de Frédéric H. Fajardie - Néo (Nouvelles Éditions Oswald) - Collection Suspense Insolite Mystère n° 92 (1984)

Il serait bien mal avisé de ma part d'oser présenter l'un des grands noms du néo-polar dans le plus vieux fanzine consacré aux littératures policières de France. Je vais donc me borner à signaler pour les néophytes qui nous lisent que Fajardie est un brillant auteur français, né en 1947 et mort en 2008. Il a signé moult œuvres : romans noirs, historiques, essais, pamphlets, pièces radiophoniques...



Le faiseur de nuées est un court polar à l'intrigue menue. Un petit groupe constitué de deux anciens taulards fraîchement libérés et la copine de l'un d'eux traîne dans une boîte de nuit. Ils sont les témoins gênants d'un règlement de compte du milieu et deviennent les cibles d'un mafieux obstiné. Ce

parrain local est lié au pouvoir et de fil en aiguille, la situation dégénère salement et tout ça va se finir en bain de sang.

Avec son artillerie - très - lourde lors des scènes d'action, l'aspect violent du récit en devient quasi cartoonnesque. Cependant, le style, économe et précis, de Fajardie vient contrebalancer cette exagération et lui permet de faire avancer sur les rails ce conte anarchiste avec un dynamisme renforcé par la taille ramassée du roman. Ça va vite, ça va fort et on suit la cavale du trio tambour battant. Et surtout, plus que l'intrigue, plus que la castagne, ce sont les dialogues qui captivent. Les échanges entre ces deux hommes, malmenés par la vie, mais qui veulent encore y croire. Ou au moins, faire semblant d'y croire. Parce qu'il le faut. Les types sont taiseux, mais quand ils parlent, chaque mot compte et derrière la sobriété du propos, il y a tant à dire et à ressentir ? La collusion de toutes les sphères du pouvoir avec le crime organisé, les magouilles, la corruption gangrènent une société où les personnages principaux, certes désabusés, mais encore chevaleresques, sont condamnés d'avance. Malgré

leurs idéaux, leurs valeurs et même leur sacrifice, c'est cette société dégueulasse qui gagne. Et à travers l'affrontement qui va crescendo entre nos héros et le reste du monde, on voit bien que le niveau de violence est fixé par les tenants de l'ordre établi. Et que cette violence étatique, cette violence « de droit », balaye tout sur son passage, écrase les insurgés, utilise les gens et les broie pour l'intérêt de quelques-uns, ces médiocres veules et parasites qui s'en tirent les mains sales, mais la tête haute. Même l'amitié la plus profonde, la plus sincère et la plus désintéressée, celle qui nourrit le panache et l'honneur, ne peut rien, au final. Si ce n'est d'avoir été là, d'avoir existé et de l'avoir fait savoir, le plus bruyamment possible.

Bien sûr, avec *Le faiseur de nuées*, Fajardie témoigne de la réalité sociale de l'époque, celle des années 1980 et des premiers temps de la France de Mitterrand et avec lequel il n'est pas tendre. L'engagement militant ne fait aucun doute, mais dans ce roman, il laisse davantage la place à la part romantique du sacerdoce politique. Notamment, l'un des deux anciens taulards, en prison pour un hold-up accompli à des fins partisans (il est membre d'un groupuscule prônant l'action directe) permet à l'auteur d'aborder un de ses thèmes importants : cette transversalité qui peut lier les hommes par l'amitié, au-delà du champ politique, au-delà des camps pourtant cloisonnés par les idéologies. En collaborant avec un vieux militaire peu porté sur la cause révolutionnaire, l'ex-militant ne peut s'empêcher finalement d'apprécier et d'admirer son instructeur, personnage truculent et passionnant, qui attire tout autant l'affection du lecteur.

L'illustration réaliste en noir et blanc de Jean-Claude Claeys est superbe et colle parfaitement à l'ambiance du roman.

Cette fable politique, violente et libertaire est plus que jamais d'actualité et il est salutaire de la lire ou de la relire. C'est un véritable carburant pour à la fois espérer et se désespérer de notre époque. Curieuse formule qui me permet pourtant de sortir un temps du brouillard de la chronique maladroite pour affleurer la richesse thématique de ce *faiseur de nuées*.

Julien Heylbroeck

Stray Bullets, de David Lapham (Delcourt)

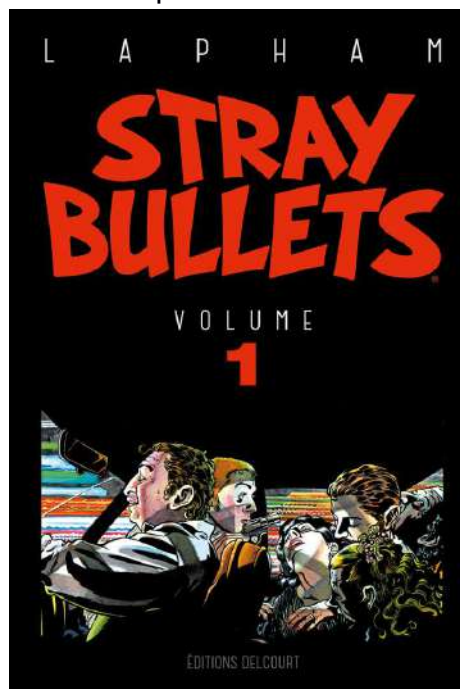
Après deux éditions inachevées en France, par Dark Horse, en 1996 et Bulles Dog, en 2001, il a donc fallu attendre près de vingt ans pour voir cette série majeure de David Lapham enfin éditée de manière complète, par Delcourt. Ce premier volume regroupe 14 épisodes, qui correspondent aux deux premiers « arcs » de la série « Innocence of nihilism » et « Somewhere out west ».

Publiée pour la première fois aux Etats-Unis en 1995 chez l'éditeur indépendant El Capitan, Stray bullets est une série de « crime comics » qui compte 41 épisodes d'un voyage au cœur de l'Amérique profonde des années 80 et 90. Un voyage sombre, violent, cruel, laissant peu de place à l'espoir à celles et ceux qui l'entreprennent. On y suit le destin d'hommes et de femmes complètement paumés, sur le fil du rasoir à chaque instant de leur vie, ou presque, et embarqués dans des histoires dont l'issue semble mal barrée dès les premières pages. Et justement, dès les premières planches de la première histoire intitulée « **Ça ressemble à de l'amour** », le ton est donné : 1997. Deux hommes, un quinquagénaire ruisselant de sueur et un jeune blondinet illuminé, roulent à travers la nuit, un cadavre dans le coffre. Ils crèvent, réparent, se débarrassent du corps dans un sous-bois, veulent repartir... au moment où une bagnole de flic surgit. Contrôle de routine. Comment vont réagir les deux hommes ?

Deuxième histoire, « **Victimologie** » : Baltimore, 1977. Ginny sort du cinéma avec sa grande sœur, elle vient de voir Star Wars pour la douzième fois, elle est radieuse. Pendant que sa sœur bécote son petit ami Greg, Ginny est témoin d'un double meurtre. Traumatisée, elle ne peut en parler à la maison, coincée entre sa sœur – qui croit qu'elle va parler de son petit ami à ses parents - et sa mère qui la déteste et son père compréhensif mais toujours sur les routes avec son camion. Les mois passent et la gentille Ginny est devenue bizarre aux yeux de tout le monde, et une vraie paria à l'école. Comment va-t-elle réagir aux provocations des sales gosses de sa classe ?

Troisième histoire. « **La Fête** » – Eté 1980 – Scène de poursuite dans les rues de Baltimore. Sonny et Led fuient deux flics, braquent une voiture, le conducteur est tué et les deux jeunes durs s'en sortent. Ils trouvent 300 dollars dans le portefeuille de la victime et avec, Led organise une petite fête chez lui. Petites frappes locales, filles faciles et alcool à gogo. Arrivent Beth et sa copine Nina, la petite amie attirée d'Harry, le parrain local. Led est-il bien inspiré de coucher

avec elle, là, ici, alors que les tueurs d'Harry sont là, juste derrière la porte ?



Chacun des épisodes de Stray Bullets sont des instantanés des vies compliquées d'individus englués dans des problèmes qu'ils ont souvent eux-mêmes créés, et pour lesquels ils choisissent souvent la mauvaise solution... Le tout forme un puzzle fascinant dont les pièces s'assemblent petit à petit et on suit ainsi, en solo, duo ou trio, une douzaine de personnages, qui se retrouveront dans le final de ce tome 1.

Lapham navigue entre les années 70 et 90, sans souci de chronologie dans sa construction narrative, tout du moins pour les épisodes 1 à 7, et laisse des pans entiers de ce kaléidoscope à l'imagination de ses lecteurs. Graphiquement, ses planches font toutes 8 cases, avec une ouverture en 2 ou 3 cases et un final en une ou deux grandes cases. Cela donne un rythme implacable, une tension brute, accentuée par un noir et blanc affranchi des artifices de la couleur. L'éditeur qualifie Stray bullets de « roman noir en bande dessinée par excellence ». C'est juste, et je dirai même plus : c'est un chef d'oeuvre !

Stray bullets - Scénario et dessin David Lapham ; trad. Hélène Remaud-Dauniol-Delcourt, 2019 – 460 pages – 34,95 €

Fred Prilleux

ARTIKEL UNBEKANNT DISSEQUE POUR VOUS

À la guerre comme à la guerre : Collabo-song, de Jean-Mazarin (Collection Spécial-Police, Fleuve Noir. 1982)

On ne présente pas Jean Mazarin. En tout cas pas au lectorat de La Tête En Noir. Tout juste peut-on rappeler que Jean Mazarin est un des pseudonymes utilisés par René-Charles Rey, au même titre qu'Emmanuel Errer et Nérorian. Aujourd'hui âgé de 85 ans, l'homme a signé pas loin d'une centaine de romans sous ses diverses identités depuis le milieu des années 70, et certains d'entre eux sont désormais considérés à juste titre comme des classiques.



Collabo-song en fait partie : ce n'est pas un hasard si ce livre a obtenu le Grand prix de littérature policière en 1983 – même s'il ne s'agit pas de littérature policière, au sens strict. Difficile d'ailleurs de qualifier ce récit, car s'il semble prendre le parti du réalisme, les apparences peuvent parfois se révéler trompeuses,

comme l'indique l'avertissement suivant : « Ceci est un roman... Bien que se déroulant à une époque malheureusement historique, parmi des personnages dont certains ont réellement existé, rien n'est exact. Ni noms, ni situations, ni intrigue... Tout a été manipulé par l'auteur pour parvenir à ses fins. »

Collabo-song est donc un récit librement inspiré de, selon l'expression consacrée. Et inspiré, il l'est, en effet. Inspiré par la grande Histoire, pour mieux raconter la petite. De fait, ce roman d'une subtilité remarquable est aussi et surtout un portrait de femme. Sans jamais juger Laure Santenac, et encore moins la condamner, Jean Mazarin esquisse par petites touches insidieuses sa trajectoire inexorable. Mais il ne lève qu'un coin du voile, laissant le lecteur faire le reste. Et le reste est de savoir où commence la culpabilité. À quel moment on met le doigt dans

l'engrenage. Car coupable, Laure Santenac l'est, sans aucun doute. Mais de quoi, au juste ? D'intelligence avec l'ennemi, comme il se disait à l'époque ? Ou pire (si possible) ?

Le grand talent de l'auteur est de ne jamais mélanger la justesse et la justice. L'exactitude et la morale. Chacun son rôle : le sien est de raconter une histoire, et le titre seul indique assez dans quel camp se tient Jean Mazarin. Difficile de faire plus tranché que *Collabo-song*... Quant à savoir ce que nous aurions fait nous-mêmes dans un tel contexte, la question paraît assez peu pertinente 75 ans après les faits. Ce qui importe ici est de connaître cette femme. Déclassée, étrangère à elle-même, perdue dans un pays qui n'est plus le sien, opportuniste. Oui, Laure Santenac était tout ça. Et sans doute plus encore. Mais elle était faillible, aussi. Et surtout...

Dans son fameux *Dictionnaire des littératures policières*, le regretté Claude Mesplède évoquait *Collabo-song* en ces termes : « Le portrait de cette femme est aussi celui d'une époque troublée. Avec un minimum d'effets, le romancier a réussi une remarquable reconstitution historique à la chute inattendue. » Je ne saurais mieux dire. Et si je convoque Claude dans le cadre de cette chronique, c'est parce qu'il faudra bien qu'un spécialiste de son acabit prenne tôt ou tard à bras-le-corps l'œuvre considérable de René-Charles Rey. Un jour, il faudra bien que quelqu'un en dise les motifs récurrents et en tire les enseignements (les enseignements ?).

Car des « barbouzeries » du passé (la série des Julien Jendreski – collection Espionnage) aux conflits du futur (*Le général des galaxies* – collection Anticipation) en passant par les traumatismes du présent (*Impacts* – collection Gore), de *Zazou* à *Handschar*, de *Djinns* à *L'hiver en juillet* (ce vrai-faux diptyque publié sous le titre générique *La mort en partage* chez Rivière Blanche), d'*Il va neiger sur Venise* à *Collabo-song*, on trouve une constance sans équivalent dans la littérature populaire contemporaine française. Une constance ? Mieux, une obsession. Une signature. À travers ces milliers de pages « entre deux guerres » René-Charles Rey nous raconte finalement toujours la même histoire. La sienne, qui est aussi la nôtre.

Artikel Unbekannt

Y'A PAS QUE LE POLAR DANS LA VIE ...

Une flèche dans la tête, de Michel Embareck. Joelle Losfeld Editions. Histoire de recoller les morceaux d'une existence décousue, un père vieillissant, migraineux et broyeur de noir à plein temps et sa fille, quadragénaire et désabusée, se retrouvent dans un bar de Memphis, Tennessee, pour une virée sur la route du Blues, direction la Nouvelle-Orléans. Ils croisent la route de dizaines de fantômes des légendes du blues, mais aussi de romanciers. Un voyage au cœur du Sud profond, là où finalement rien n'a vraiment changé, plombé par l'élection de Trump (l'agent orange) qui a redonné de l'air aux ségrégationnistes de tous poils. Un court roman du journaliste-rock (Best) Michel Embareck dont la bande-son donne immédiatement envie de ressortir ses vieux vinyles de blues. (116 p. - 13 €)

De fringues, de musique et de mecs, de Viv Albertine. 10/18 N°5419. Les lecteurs nés au début des sixties se souviennent avec émotion de l'explosion salutaire du mouvement Punk et de la kyrielle de groupes s'engouffrant dans ce créneau qui bouscula le vieux monde du rock. En Angleterre, entre The Sex Pistols et The Clash, un groupe exclusivement féminin, The Slits, s'imposa avec un premier album (Cut), pas franchement punk-rock mais aux sonorités originales. La guitariste du groupe, Viv Albertine, livre dans son autobiographie cette traversée d'une décennie très mouvementée, pendant laquelle elle côtoya les artistes les plus importants de la scène punk avant d'aborder l'après Slits, la famille, la maladie, le cinéma. La vie d'après, quoi !. Un témoignage très sex & drugs & rock'n roll qui éclaire l'ambiance destroy d'une époque complètement dingue. (570 p. - 9.10 €)

Le bruissement des feuilles, de Karen Viggers. Les Escales. Adolescente orpheline, Miki est élevée par son grand frère qui la tient éloignée des habitants de leur petite ville rurale australienne au nom de principes religieux désuets. Cloîtrée, elle relit les trois seuls livres qu'elle possède et rêve de liberté. L'irruption dans sa vie de Leon, un jeune garde forestier qui peine à s'intégrer socialement, va réveiller chez Miki un élan d'indépendance bien plus fort que l'obscurantisme de son frère. Avec cette très délicate histoire de deux jeunes en recherche d'équilibre personnel, Karen Viggers nous propose un formidable roman empreint d'une poignante sensibilité. (430 p. - 21.50 €)

Sauvage, de Jamey Bradbury. Gallmeister. Au cœur des immensités sauvages de l'Alaska, Tracy, dix-sept ans, ne s'épanouit qu'au contact de

la nature et ne pense qu'à de longues courses avec ses chiens de traîneau ou à piéger de petits animaux dans la forêt proche de la maison qu'elle partage avec son petit frère et son père. Le décès de sa maman a profondément désorienté Tracy qui découvre en elle des ressources insoupçonnées et des facultés extraordinaires. violemment attaquée dans la forêt, elle se défend et craint d'avoir tué son agresseur. Son secret pèsera désormais sur sa vie mais l'arrivée d'un jeune vagabond va l'aider à grandir. Un très beau et très insolite roman initiatique teinté de fantastique et de surnaturel avec un personnage hors normes. (314 p. - 22.60 €)

Le sang des Mirabelles, de Camille de Peretti. Calmann Levy. Avant de rejoindre le roi Louis IX en croisade, un membre de la noblesse française marie Eléonore, sa fille aînée de seize ans, au seigneur Guillaume, et lui confie sa cadette, Adélaïde, en attendant de lui trouver un bon parti. Pétri de la douleur d'avoir perdu sa première femme, Guillaume délaisse Eléonore qui se console dans les bras d'un fougueux ménestrel tandis qu'Adélaïde, rebelle et avide de connaissances, découvre la médecine chez un vieux juif apothicaire. Les deux jeunes filles viennent de découvrir l'émancipation à une époque où le rôle des femmes se limitait au silence et à la procréation. Dans un style aussi parfait que fleuri, Camille de Peretti nous fait aimer le Moyen-Âge en truffant son récit de détails historiques, d'amours contrariées, de faits de guerre, de procès en sorcellerie et de drames qui en relancent sans cesse l'intérêt. (332 p. - 19,50 €)

Jean-Paul Guéry



contact

EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF... EN BREF.

Ceux que nous avons abandonnés, de Stuart Neville. Rivages/Noir. Deux petits orphelins de Belfast placés dans une famille d'accueil sont accusés de meurtre et le plus jeune est enfermé dans un foyer pénitentiaire. A sa libération six ans plus tard, il retombe sous la coupe de son frère aîné qui le domine tant physiquement que psychologiquement. La policière qui avait recueilli les aveux reste persuadé que l'aîné est le vrai coupable et va tout mettre en œuvre pour le prouver. Stuart Neville dépeint avec réalisme la suicidaire dépendance d'un esprit faible soumis au chantage à l'affection. Son roman noir, bien soutenu par de puissants personnages, est un petit bijou. (22.50 €)



La place du mort, de Jordan Harper. Actes noirs. Actes sud. Quelques jours avant d'être libéré de prison, Nate égorge le frère du chef de la Force aryenne et signe ainsi son arrêt de mort et celui de sa famille. S'il arrive trop tard pour son ex-épouse, il parvient quand même à s'enfuir avec Polly, sa petite fille de onze ans. Avec la police et le gang de tueurs racistes aux trousses, les deux fugitifs devront faire preuve de bravoure et d'ingéniosité. Polly, qui ne lâche pas son ours en peluche, se révèle une complice hors pair et cette course contre la mort la fera grandir beaucoup trop vite. Une cavale familiale menée tambour battant dans un concert de bruit et de fureur. (22 €)

Snap killer, de Sylvie Alloche – Syros. Le harcèlement via les réseaux sociaux peut générer des drames chez les adolescents et la jeune Garance, incapable de surmonter la honte d'une exposition dégradante sur Internet, préfère en finir avec la vie. Six mois plus tard, un jeune de son entourage est assassiné et la dynamique commissaire Clara Di Lazio va faire rapidement le lien entre les deux affaires. Cette enquête au rythme soutenu ménage à la fois des moments de tendresse et un suspense accrocheur qui

suscitera l'intérêt du jeune adolescent, même réfractaire à la lecture. Nul doute que nous retrouverons cette policière dans une prochaine enquête. (322 p. - 16,95 €)

Le colis, de Sebastian Fitzek. L'Archipel. Psychiatre renommée, Emma Stein vit complètement recluse dans sa maison depuis qu'un tueur psychopathe lui a fait subir de terribles outrages. Profondément traumatisée, elle survit entourée de ses angoisses et de ses terreurs, incapable de discerner l'illusion de la réalité. Aussi quand le facteur lui remet un paquet à destination d'un voisin inconnu, Emma plonge dans un océan d'inquiétudes et de paranoïa, d'autant qu'elle doit faire face à de nouvelles menaces. A moins que... L'auteur a truffé son histoire de scènes intenses et réalistes qui vous embarquent dans un univers de folie communicative. Impressionnant ! (310 p. - 22 €)

J'ai d'abord tué le chien, de Philippe Laidebeur. Ed Denoël. Le narrateur est SDF depuis dix ans et cultive une solitude qui le protège des risques inhérents à un tel mode de (sur)vie. Tout dérape avec un premier meurtre pour assurer sa sécurité, suivi d'une longue série avec, en apothéose, celui du propriétaire de la riche villa de bord de Seine qui voisine son campement de fortune. Constatant un air de ressemblance avec sa dernière victime, il endosse son identité et investit sa maison mais il constatera, un peu tardivement, qu'il a également hérité de son terrible passé. Le thème est original, le rythme toujours soutenu et le style très alerte. Cette brillante immersion dans le monde des SDF a permis au journaliste Philippe Laidebeur de décrocher le **Prix Littéraire Matmut 2019** qui récompense un premier ouvrage. (190 p. - 19.90 €)

Jean-Paul Guéry



la Sadel

Coopérative au service des savoirs

7 rue de Vaucanson - Angers -

Tel 02.41.21.14.60 et www.sadel.fr

LES (RE) DECOUVERTES DE GERARD BOURGERIE

La Revanche de la guillotine, de Luc Briand. Éditions Pocket - 2019

A l'aube de ce jeudi 23 juin 1977, un homme s'avance dans la cour de la maison d'arrêt de Douai. On plaque son corps sur une planche de bois qui bascule... un silence, puis le bruit rauque d'une lame qui glisse, un choc sourd, celui du couperet qui vient de trancher net la tête d'un homme de 36 ans : Jérôme Carrein.

Comment en est-on arrivé là ?

Après la 2e guerre mondiale, la criminalité reste forte ; les français sont très attachés à la peine de mort. Un peu partout meurtres et assassinats défraient la chronique : affaire Bontemps et Buffet, affaire Ranucci, etc, L'affaire Carrein est parfaitement caractéristique du crépuscule de la peine de mort en France. D'autres condamnés à mort, cette même année 77 verront leur peine commuée. Une frénésie de condamnations à mort marque l'année 1981, jusqu'à l'adoption de la loi d'abolition le 9 octobre 1981. Carrein, avant dernier condamné et exécuté est un personnage qui mérite de sortir de l'oubli parce que son cas reste étrange autant que dramatique. Il vit à Arleux, dans le Nord en semi-vagabond abruti d'alcool après avoir mené une vie de famille ordinaire. Ce 27 octobre 1975 Cathy Devineux sort de l'école primaire en fin de journée. Elle est rejointe par Carrein qui l'emmène se promener du côté des marais et tente de la violer. L'enfant se débat, Carrein s'affole et l'étrangle. De retour au village, où il est très connu, il voit que tout le monde cherche Cathy. « Où est ma fille ? » demande la mère. La tension monte, Les gendarmes arrivent, interrogent les habitants. Carrein se tait. Finalement, le lendemain le corps est découvert. Carrein finit par avouer. Il déclare : » Mon idée était arrêtée, je voulais jeter cette fille dans l'eau du marais... je n'ai pas pu résister ». Carrein, est livré à la justice. On découvre qu'il fut un individu faible, souvent malade, et qu'il a fait subir des violences à sa femme. Et pour cela déjà condamné à la prison.

Il a perdu son travail et sombré dans l'alcoolisme. L'instruction de l'affaire ne traîne pas tant le cas semble simple ; mais derrière la procédure l'enjeu humain est considérable. Dans un premier temps, il avoue tout. Puis aux derniers interrogatoires il se rétracte ! L'information judiciaire dure 8 mois. A-t-on, pour autant réussi à comprendre pourquoi, entre juin 75, à la perte de son dernier emploi, et octobre de la même année, Carrein est tombé dans le crime ?

L'auteur emmène le lecteur, pas à pas, au cœur de la procédure judiciaire dans la France des



années 70. Un premier procès se déroule dans une ambiance très tendue : l'émotion reste grande dans le Nord. La défense fait ce qu'elle peut. La peine de mort est prononcée. Carrein se pourvoit en cassation. A-t-il un chance d'échapper à la peine capitale ? Nous savons que non. Le mérite de l'auteur, lui-même magistrat, est de nous faire comprendre, par une enquête minutieuse et passionnante les enjeux d'une affaire exemplaire, en retraçant avec justesse le contexte : la société réclame la mort pour les assassins d'enfants. Rendre la justice ne sera jamais un acte simple. N'oublions pas qu'à la même époque, Robert Badinter a sauvé la tête de Patrick Henry.

Gérard Bourgerie

LA TÊTE EN NOIR

3, rue Lenepveu - 49100 ANGERS

REDACTION (par ordre d'entrée en scène) Jean-Paul GUERY (1984), Michel AMELIN (1985), Claude MESPLEDE (1986 - 2018), Paul MAUGENDRE (1986 - 2018), Gérard BOURGERIE (1996), Christophe DUPUIS (1998), Jean-Marc LAHERRERE (2005), Jean Hugues VILLACAMPA (2008), Martine LEROY RAMBAUD (2013) Artikel UNBEKANNT (2013), Julien HEYLBROECK (2013), Julien VEDRENNE (2013), Fred PRILLEUX (2019)

RELECTURE : Julien VEDRENNE

ILLUSTRATIONS : Gérard BERTHELOT (1984)

N°198 – Mai / Juin 2019

Porkepî-copies



Les photocopies aux bons prix

A coté de GEMO

Près de Carrefour St Serge

02 41 32 37 58